

## LE SPECTATEUR

DE

## L'ORIENT.

---

 Livr. 69. 25 Juin (7 Juillet) 1855.
 

---

**Histoire de l'insurrection grecque,**
*Par Spiridion Tricoupi.*

 Tome I, 1853. — Tome II, 1854.
 

---

**J**AMAIS livre n'était venu plus à propos pour plaider la cause d'un peuple injustement accusé. C'était en 1853 et en 1854. L'insurrection de la Thessalie, de l'Épire et de la Macédoine était condamnée comme ayant eu lieu de connivence avec la Russie. On disait que des sommes considérables envoyées par le gouvernement russe servaient à stipendier les bandes qui combattaient des deux côtés du Pinde; que des agents moscovites parcouraient le pays et fanatisaient les esprits; que le gouvernement grec lui-même s'était mis au service des intérêts du cabinet de Saint-Petersbourg, et qu'il avait fait tellement

cause commune avec lui que, s'inspirant de ses haines, vraies ou supposées, contre l'occident, il avait fermé les yeux sur une conspiration qui ne tendait à rien moins qu'à l'extermination de tous les catholiques de la ville d'Athènes. Le simple fait de la simultanéité du mouvement de 1851 avec la déclaration de la guerre entre la Turquie et la Russie, avait suffi pour faire déborder ce déluge de suppositions, pour éblouir la conscience de l'Europe et pour lui faire prononcer un verdict de condamnation. Une armée d'occupation débarquait au Pyrée; le gouvernement grec était mis en état de suspicion; le découragement qui s'est emparé des esprits quand on a vu l'Europe prendre cette attitude, ayant amené l'entière déconfiture de l'insurrection, et cette déconfiture ayant été suivie, ainsi que cela n'arrive que trop souvent, de désordres regrettables, l'entreprise entière fut taxée de brigandage; la race grecque fut dénoncée à l'animadversion et au mépris du monde civilisé; on allait jusqu'à prétendre que loin de viser à compléter son indépendance, elle n'avait que l'ambition — singulière ambition! — de changer de maîtres et de servir d'avant-garde aux projets de domination universelle que nourrissait la Russie.

Ce fut à ce moment que parut l'ouvrage de M. Tricoupi; et s'il est vrai, comme l'a dit l'immortel historien de la guerre du Peloponnèse, que l'histoire doit être jugée surtout utile par rapport aux événemens qui se renouvelleront un jour et qui, d'après la nature humaine, seront semblables et analogues, » jamais livre, nous le répétons, n'était venu plus à propos pour éclairer la situation et pour mettre dans leur véritable jour les mo-

biles et les intentions du peuple grec. L'Europe pouvait y lire le récit des origines de notre première insurrection et y rencontrer des apparences beaucoup plus plausibles que ne l'étaient celles de 1854, d'une entente, d'une combinaison politique avec la Russie; mais elle devait y voir en même temps combien ces semblants étaient trompeurs, et qu'il était peu équitable de se prononcer sur d'aussi faibles indices.

L'hétairie qui avait préparé et organisé la grande insurrection de 1821, s'était constituée en Russie; ses membres, hommes pour la plupart obscurs et de peu de mérite, étaient des négocians établis à Odessa ou à Moscou, et même des Grecs employés au service du gouvernement russe; ce gouvernement était parfaitement au courant de tout ce qui se passait; le chef que les hétairistes voulurent se donner d'abord, le comte J. A. Capodistrias, était un des propres ministres de l'empereur Alexandre; celui qui, sur le refus de Capodistrias, se chargea de cette rude tâche, le prince Alexandre Hypsilanti, était un des aides-de-camp généraux du Tzar; bien plus, tous les chrétiens de l'Orient croyaient que le véritable chef du mouvement annoncé, était le cabinet de Saint-Pétersbourg; ils le croyaient surtout, parce qu'ils avaient besoin de le croire, n'osant pas affronter une entreprise aussi hasardeuse, sans entrevoir parmi ses chances celle d'un secours étranger; l'hétairie elle-même y faisait clairement allusion; dépouillée de ce prestige, l'hétairie, a dit fort bien M. Tricoupi, n'était rien par elle-même. Enfin Alexandre Hypsilanti, dans la proclamation qu'il publia le 25 février 1821, le lendemain de son entrée dans les principautés, déclarait positivement que son entreprise était



protégée par une grande puissance. On le voit, il ne s'agissait plus là de simples inductions à tirer soit des sympathies religieuses qui pouvaient exister entre les Russes et les Grecs, soit de l'intérêt égal qu'ils avaient de renverser la domination turque ; il y avait des faits, des faits constants qui semblaient ne pas laisser la moindre incertitude sur la communauté de leur action. Eh bien ! on sait à quoi cette prétendue communauté d'action a abouti. L'insurrection avait à peine éclaté que l'empereur Alexandre désavouait son ancien aide-de-camp ; ordonnait au général Witgenstein, commandant de ses troupes en Bessarabie, de se maintenir dans la plus stricte neutralité et de ne prêter aucun secours aux Grecs ; invitait son ambassadeur à Constantinople à porter ces ordres à la connaissance du Sultan, et à lui offrir non seulement son assistance morale, mais au besoin un concours matériel pour le rétablissement de l'ordre dans les principautés ; renouvelait sa réprobation d'une manière solennelle à Laybach, en caractérisant l'entreprise grecque de produit d'une intrigue criminelle, la condamnait peu après encore une fois à Vérone, comme une révolte, faisait dire par M. le comte de Nesselrode au prince Alexandre Cantacuzène, que S. M. ne voulait pas qu'il se rendit en Grèce, et, quand le prince eut désobéi à cet ordre, lui interdisait le retour en Russie, sans parler d'une foule d'autres circonstances qui ne permirent plus de douter que le cabinet de Saint-Petersbourg désirait rester complètement étranger au sort de l'insurrection grecque, et qu'il cherchait toutes les occasions possibles de le prouver au monde. D'un autre côté les Grecs, aussitôt qu'ils eurent pu constituer par leurs représentans une

première assemblée nationale, n'eurent rien de plus pressé que de proclamer devant Dieu et devant les hommes, leur existence et leur indépendance politique ; loin de songer à demander l'assistance spéciale de la Russie, un des premiers soins de cette assemblée nationale fut même d'abolir les symboles de l'hétairie, qui par son passé aurait pu être considérée, à tort ou à raison, comme un moyen d'action de cette puissance sur la Grèce ; quelques mois après, le sénat du Peloponnèse découvrait un complot qui ne tendait à rien moins qu'à mettre ce pays sous la protection du gouvernement britannique ; au mois de Septembre 1822, le gouvernement grec envoyait des députés au congrès de Vérone pour faire valoir les droits de la nationalité hellénique devant cette amphictionie européenne ; n'ayant pas été admis à se présenter au congrès, ces envoyés d'un peuple qu'on s'est toujours plu à qualifier de fanatique, ces envoyés qui avaient à leur tête un homme considéré comme dévoué corps et âme à la Russie, ne se firent point scrupule de s'adresser au pape Pie VII lui-même, pour invoquer sa médiation auprès des souverains de l'Europe ; un an plus tard, les chefs de ce peuple qui était censé n'agir que sous l'inspiration et dans l'intérêt de la Russie, demandaient un souverain à la famille régnante de la France ; le 26 Juillet (7 Avril) 1825, une demande de protection, cette fois-ci formelle, était adressée de Nauplie au gouvernement de S. M. Britannique : cette demande était signée par le clergé, par les représentans du peuple et par les autorités civiles et militaires de la nation hellénique ; le prince Démétrius Hyspilanti qui voulut protester contre cette démarche, était dépouillé de ses droits civils et po-



litiques par la troisième assemblée nationale d'Epidaure ; ce personnage d'ailleurs qui s'était présenté en Grèce dès 1821 sous le titre de lieutenant de son frère, titre impliquant encore à cette époque l'idée d'une protection de la Russie, dut comprendre de bonne heure que cette qualité ne lui donnait aucune influence dans le pays, où il ne fit sa carrière que grâce à un des plus beaux caractères de notre histoire moderne, et surtout grâce à cette bravoure proverbiale qui en a fait un des héros de la guerre de l'indépendance.

Mais alors quelle explication donner à toutes ces circonstances qui semblaient prouver jusqu'à l'évidence l'adhésion, sinon la coopération de la Russie au mouvement préparatoire de l'insurrection ? Comment le cabinet de Saint-Petersbourg, après avoir laissé entrevoir aux Grecs l'espoir d'un secours, les abandonna-t-il à leur sort au moment du suprême danger ? Comment les Grecs, à leur tour, après avoir tellement compté sur l'assistance de la Russie, ne firent-ils aucun acte, aucune démarche pour la réclamer au milieu de la terrible lutte dans laquelle ils se trouvèrent engagés, n'invoquant toujours que la protection collective de l'Europe, s'adressant même dans certains momens de désespoir où ils crurent devoir dévier de cette ligne, à la bienveillance particulière de la France et de l'Angleterre, jamais à celle de la Russie ? Rien de plus facile que de répondre à ces questions, quand on a étudié l'histoire de l'insurrection de 1821 sans un parti pris de la travestir et de la dénigrer.

Cette hétairie qui avait préparé le mouvement de 1821 la Russie n'en ignorait sans doute pas l'existence ; elle en connaissait la constitution, les démarches, les moyens, les

espérances, tout en faisant semblant de n'être informée de rien ; sans l'encourager ni la désespérer tout-à-fait, elle laissait faire ; car il ne lui répugnait pas d'avoir sous main un levier qu'elle croyait pouvoir manier à sa convenance, une force organisée, qu'elle espérait faire agir à son heure et dans l'intérêt de sa politique. Quel était le but de cette politique ? Voulait-elle la conquête ? Poursuivait-elle l'établissement d'un second empire ou bien la formation de plusieurs petites principautés ? La Russie elle-même ne s'en rendait peut-être pas suffisamment compte ; les Grecs le savaient encore moins. Tout ce qu'ils savaient, c'est que la Russie était toujours disposée à faire la guerre à la Turquie, que leur mouvement était de nature à amener un renouvellement d'hostilités entre les deux États, qu'il y aurait là une diversion éminemment profitable à leur entreprise, que pour eux, ils ne travaillaient que dans le but d'obtenir leur indépendance, que c'était une question européenne, et que, l'impossibilité de conserver un gouvernement turc à Constantinople une fois démontrée, la question ne pouvait être résolue par l'Europe qu'en faveur de la race grecque. Telle était notre situation par rapport à la Russie ; nous avions un but net et hautement avoué ; la Russie ne disait pas ce qu'elle voulait, seulement, nous le répétons, elle laissait faire. Mais lorsqu'elle vit l'insurrection éclater dans un moment qui ne l'arrangeait guère, et élever des prétentions qui ne cadraient peut-être pas avec ses projets, lorsqu'elle vit le mouvement grec s'émaner et vouloir agir pour son propre compte, et qu'en même temps l'Europe se montra inquiète et menaçante, la Russie, à qui il ne convenait ni de rompre avec ses

alliés, ni d'engager ses forces en faveur d'une entreprise qui échappait évidemment à sa direction, se borna à protester contre les cruautés commises par la Porte, à rappeler son ambassadeur de Constantinople, à secourir généreusement ceux qui, parvenant à échapper aux fureurs de la vengeance musulmane, arrivaient jusqu'aux rivages hospitaliers d'Odessa ou de Taganrog; mais elle ne fit pas un pas de plus. Quant aux Grecs, ils furent profondément reconnaissans envers la Russie des bienfaits qu'elle accorda à plusieurs milliers de leurs malheureux compatriotes; ils profitèrent même de ce que la Porte, croyant toujours après le rappel de M. de Strogonoff, à l'imminence d'une guerre avec la Russie, se voyait obligée de tenir une partie considérable de ses forces dans les principautés et en Bulgarie; mais une fois engagés dans leur lutte, ils s'en remirent de leur sort à celui qui élève et renverse les empires, à leurs propres efforts, et aussi à l'équité de l'Europe, dont ils ne cessèrent d'invoquer l'assistance, tantôt collective, tantôt partielle, jusqu'au moment où le traité de 6 Juillet 1827 vint donner une première consécration à leurs sacrifices et à leurs souffrances.

Les deux premiers volumes de l'histoire de M. Tricoupi, sont encore loin de cette dernière époque; ce qu'il dit pourtant sur l'hétairie et sur les premiers événemens de l'insurrection de 1821, suffit pour expliquer cette situation des chrétiens de l'Orient vis-à-vis de la Russie, et pour faire en même temps justice des calomnies qui ont été déversées sur la race grecque à propos de l'entreprise de 1854. Les complications survenues il y a trois ans entre la Russie et la Turquie ayant abouti à une déclara-

tion de guerre, profiter de cette diversion pour lever l'étendard chrétien dans les provinces grecques de l'empire ottoman, tel était le but, le seul but du mouvement de 1854.

On a souvent répété que la Russie travaillait dans l'intérêt de son ambition personnelle, et que les chrétiens de l'Orient ont été assez simples pour servir d'instrumens aveugles à cette politique. Ceux qui parlent ainsi ne songent guère qu'en tout cas, et tout compte fait, les chrétiens n'ont pas à se plaindre des résultats obtenus par leur conduite depuis quarante ans. Ils ont fini par se faire accorder l'indépendance de la Serbie, l'indépendance de la Grèce proprement dite, l'indépendance de la Valachie et de la Moldavie, l'émancipation des chrétiens encore soumis au gouvernement ottoman. Qu'on nous dise ce que la Russie a acquis dans le même espace du temps? Elle a plutôt perdu que gagné du terrain en Orient. Sans doute, cela est dû surtout à l'intervention européenne; mais c'est précisément cette intervention que nous avons toujours voulu provoquer.

Mais, dit-on encore, cette intervention, qui, il y a trente ans, a eu lieu en votre faveur, elle s'est tournée contre vous en 1854. Nous commencerons par contester, jusqu'à un certain point du moins, la valeur de cette objection; car c'est sous la pression de cette intervention qu'a été rendu le hat du 18 Février, et qu'il a été compris dans le traité du 30 Mars. L'émancipation il est vrai, n'est pas encore l'indépendance, et c'est à l'indépendance que visaient les chrétiens de l'Orient; toutefois c'est un grand pas de fait vers ce but, si long-temps, si constamment poursuivi. L'arrêt de l'Europe est venu imposer aux Grecs une halte, il ne leur a pas fait rebrousser chemin; ils



s'y arrêteront aussi long temps que l'Europe le voudra, — elle peut être tranquille sur ce point — attendant avec résignation que les arrêts de la providence s'accomplissent. L'histoire de l'insurrection de 1821 leur apporte à cet égard des avertissemens propres à les consoler, à les soutenir, à les guider au milieu de leurs nouvelles épreuves. En 1821 aussi, les puissances avaient commencé par condamner leur entreprise dans les congrès de Laybach et de Vérone; la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, la France elle-même, se portèrent contre eux à des actes d'une hostilité plus ou moins flagrante. Peu à peu cependant, on vit cette attitude se modifier; de l'hostilité on passa à la neutralité; de la neutralité on en vint à la médiation, et de la médiation au protectorat. M. Tricoupi sait relever avec un sentiment illimité de confiance dans les jugemens impénétrables de Dieu, ces modifications graduelles survenues dans la politique des puissances entre 1821 et 1827. Après avoir fait mention de la déclaration de Laybach et de l'attitude prise particulièrement par l'empereur Alexandre, il termine ainsi le chapitre VII de son premier volume.

« Telles étaient les intentions, telle était la conduite des souverains qui régnaient au nom du Christ, envers ces grecs qui étaient leurs coreligionnaires, et qui ne s'étaient insurgés que pour secouer un joug intolérable et ignominieux de quatre siècles. Mais les souverains eux-mêmes sont soumis aux nécessités politiques, comme les dieux de l'Olympe l'étaient jadis aux lois du Destin; grâce à la persévérance des Grecs et aux sympathies qui s'éveillèrent en leur faveur dans tout le monde chrétien, l'Europe se vit obligée de reviser son premier jugement

de verser son sang pour ce peuple qu'elle avait commencé par condamner, de lui ouvrir ses trésors, de le déclarer libre et indépendant, de saluer son drapeau révolutionnaire et de garantir de la manière la plus solennelle son existence et son indépendance politiques. »

« Chose en effet bien remarquable! Tous les desseins des alliés par rapport à l'insurrection grecque furent mis en défaut et aboutirent même à des résultats entièrement opposés à leur volonté et à leur politique. Les alliés voulaient l'intégrité de l'empire Ottoman: l'empire Ottoman fut mutilé; ils voulaient l'insuccès du mouvement insurrectionnel des Grecs: ce mouvement insurrectionnel, quoiqu'ayant à lutter contre des dangers et des difficultés qui semblaient se multiplier à chaque pas, finit par triompher; ils voulaient une Turquie puissante, et ils s'en virent détruire eux-mêmes ses forces à Navarin; ils cherchèrent à empêcher de tous leurs moyens la guerre entre la Russie et la Turquie, et cette guerre finit par éclater. Telle est l'imprévoyance de la politique des humains, de ceux-là même qui s'enorgueillissent à juste titre de leur expérience et de leur sagesse. »

Oh! la belle science que l'histoire! Comment désespérer de notre situation actuelle, comment ne pas croire à un meilleur avenir lorsqu'on a devant soi ces enseignemens et ces consolations? La persévérance dont la race grecque a fait preuve dans sa lutte contre les armées ottomanes, de 1821 à 1827, et qui finit par lui mériter les sympathies des peuples chrétiens, cette persévérance, elle en donnera de nouvelles preuves, quoique dans une toute autre carrière. Loin de chercher dorénavant à triompher par l'insurrection, elle s'efforcera de

se concilier la bienveillance du monde civilisé par les progrès qu'elle fera dans la voie de son développement moral et matériel ; elle s'appliquera à conquérir la position qui lui est due en Orient par le commerce, par la navigation, par l'industrie, par l'agriculture, par les lettres et surtout par le génie absorbant de cette langue, dont la beauté et la puissance semblent destinées à ne jamais périr. Lorsque Périclès voulut caractériser la position prépondérante de la ville d'Athènes au milieu du monde hellénique, il l'appella *Ἑλλάδος παιδείαν*, l'école de la Grèce a traduit M. Didot, l'institutrice, la maîtresse de la Grèce a dit plus justement M. Grote. Cette devise sera celle de la race grecque dans la nouvelle situation qui lui a été faite en Orient.

Un des arguments qu'on a le plus fait valoir contre l'insurrection de 1854, c'est le peu de développement, qu'elle a pu prendre, le désarroi qui l'a marquée, la formation de la plupart de ses troupes par des volontaires qui y ont passé de ce côté-ci de la frontière, l'absence d'hommes sortis du sein même des pays qui prétendaient s'insurger. Le récit que nous donne M. Tricoupi des premiers événemens de l'insurrection de 1821, dans le Péloponnèse, aux îles et dans la Grèce continentale, vient donner encore une réponse péremptoire à ces accusations lancées contre le mouvement de 1854. On a admiré le courage, l'habileté, la constance, l'abnégation qu'ont déployés les Hydriotes dans la lutte mémorable qu'ils ont soutenue contre les flottes réunies de Constantinople, d'Alexandrie et de Tunis ; eh bien ! les Hydriotes furent les derniers en Grèce à lever l'étendard de la liberté ; ils ne le firent même qu'à leur corps défendant, et sous la

pression d'une émeute qui fut organisée à Hydra par un des hommes les moins considérables de cette île, le capitaine Antoine Oeconomos. Ces bandes généreuses qui ont arrosé de leur sang les remparts de Missolonghi et qui exécutèrent cette sortie qui fit frémir en 1826 tous les cœurs en Europe, étaient saisies parfois dans les premiers moments de 1821, de paniques inexplicables ; n'a-t-on pas vu un jour 6,000 Caryteniotes, Leontarites et Maniotes, lâcher pied sans coup férir, devant 2,700 Turcs sortis de Tripolitza ? Quelques jours plus tard ces mêmes fuyards gagnaient, après un combat acharné, la bataille de Valtetzi. La révolution de 1821 finit par produire des hommes tels que Colocotroni, Miaouli, Caraiskaki ; mais tous les hommes marquans des premiers mois de l'insurrection étaient venus du dehors : Alexandre Mavrocordato, Démétrius Hypsilanti, Théodore Negri, sans parler de cette foule de philhellènes qui y sont accourus de toutes les contrées de l'Europe. C'est qu'il faut un peu de temps à toute insurrection pour se reconnaître, se développer, s'organiser, exercer ses hommes et produire ses chefs. Or le mouvement de 1854 n'a pas seulement duré trois mois. Accusé, condamné et exécuté au lendemain de sa naissance, il est aussi peu juste de vouloir se prononcer sur son caractère et sur ses moyens, que de le faire à l'égard d'un enfant mort-né. Pour les chrétiens surtout soumis à la domination Ottomane, une insurrection a dû toujours présenter à son début de grandes difficultés, et être marquée d'abord par des revers. M. Tricoupi a très bien indiqué toutes les chances qu'elle devait nécessairement commencer par avoir contre elle. Sans doute, dit-il, les chrétiens étaient dans le Pélopon-



nèse onze fois plus nombreux que les Turcs, mais ceux-ci leur étaient supérieurs sous tous les autres rapports; ils se trouvaient en possession de toutes les forteresses dont les murailles, les armes et les munitions leurs donnaient les moyens de braver longtemps en sûreté les efforts de leurs adversaires; ils étaient habitués depuis leur enfance au maniement des armes; ils considéraient le Grec comme un méprisable raja, et avaient sur lui cette supériorité morale que donne toujours la domination sur ceux qu'on tient en son pouvoir. Les Grecs au contraire, n'avaient ni armes, ni munitions; ils habitaient des lieux, qui, n'étant pas fortifiés, n'étaient par conséquent pas à l'abri d'une attaque; ils n'étaient point habitués au maniement des armes; ils n'avaient point de cavalerie à opposer à celle de l'ennemi. Dès lors, quoi de moins extraordinaire que cet étonnement dont ils ont été parfois saisis dans les premiers momens de leur lutte contre un ennemi qui avait tous les avantages possibles sur eux?

«... C'est en étant vaincus qu'ils ont appris à le vaincre.»

J'ai insisté sur ces considérations, parce qu'elles pourront servir à expliquer aussi un phénomène de l'insurrection de 1821 qui a souvent exercé la plume de ses détracteurs. Il est certain en effet que cette insurrection n'a jamais pu produire un chef capable de concentrer dans ses mains la direction suprême de ses moyens et de ses destinées, et que tout au contraire, elle a toujours présenté une désunion de pouvoir, un éparpillement, une neutralisation, un antagonisme même de forces, un désordre pour tout dire, qui la mit parfois à deux doigts de sa perte, et qui fit qu'enfin de compte, elle n'a dû son salut qu'à l'intervention européenne. On en a voulu in-

duire toute une série d'accusations contre la race grecque, contre son inaptitude à se régler et à s'organiser, et surtout contre son impuissance à se personnifier dans un homme qui pût la représenter et la maîtriser, un homme de la trempe des Washington et des Orange. Mais on n'a pas assez remarqué qu'il n'y avait guère de comparaison à établir entre l'insurrection grecque et les révolutions de l'Amérique et des Pays-Bas. Dans les colonies anglaises de l'Amérique du nord, aussi bien que dans les Provinces-Unies, les insurgés avaient une organisation politique et militaire toute prête à opposer à leurs adversaires; il ne leur a fallu que dégager ces éléments antérieurement constitués, des mains étrangères qui voulaient les manier à leur gré; ils avaient une administration, des milices, des chefs préparés de longue main dans l'exercice des affaires; Washington était un officier supérieur distingué bien avant la proclamation des droits; nous n'avons pas besoin de rappeler ce qu'était le Taciturne. Rien de tout cela n'existait en Grèce. Il y avait bien ici une organisation communale, mais cette organisation communale, exposée chaque jour aux abus d'un arbitraire inoui, n'a jamais pu se régler et s'affermir. D'ailleurs, l'administration d'une petite commune est peu propre à préparer les hommes à la direction suprême des destinées de l'État. Les bandes d'armatoles n'existaient que dans la Grèce continentale, et n'offraient du reste ni discipline, ni organisation militaire quelconque. Le peuple insurgé présentait en un mot en Grèce, une masse informe et confuse qui devait d'un côté se constituer un gouvernement dont il n'y avait pas d'ombre dans le pays, et de l'autre côté combattre avec des moyens qui n'étaient



ent nullement en proportion avec les ressources que possédait l'ennemi. On conçoit facilement qu'il ait failli à cette double tâche, et qu'il n'ait pas surtout donné naissance à un de ces hommes hors ligne qui dominent et qui sauvent les révolutions. Ces hommes ne poussent pas d'emblée sur des champs en friche et couverts de broussailles; il leur faut un terrain cultivé, un terrain longuement préparé, il leur faut aussi du temps pour acquérir la vigueur et l'expérience nécessaires à l'accomplissement de leur haute mission.

Mais peut-être avons-nous déjà beaucoup trop parlé de l'insurrection grecque, et pas assez du livre de M. Tricoupi. Ce que nous en avons pourtant dit suffit pour donner une idée de la qualité principale de cet ouvrage: son mérite en effet, son grand mérite à nos yeux, est d'avoir été inspiré d'un bout à l'autre par un esprit éminemment national. Nous n'entendons pas dire par là que ce soit une aveugle apologie du peuple grec. M. Tricoupi est loin de flatter ses compatriotes; très souvent au contraire il leur dit de dures vérités: celle-ci par exemple, que la révolution a eu sa raison d'être beaucoup plus dans l'immobilité des Turcs que dans les progrès accomplis par les Grecs. Parfois aussi il a condamné sévèrement, trop sévèrement allions nous dire, leurs faiblesses et leurs défauts, ce qui fit, soit dit en passant, que son livre n'est pas très populaire en Grèce, où l'on semble ne pas avoir assez senti que s'il a eu en ceci les défauts de ses qualités, s'il a poussé l'impartialité à l'extrême, il n'en inspirerait que plus de confiance au public européen. Hélas! nous ne demanderions pas mieux que d'être jugés le livre de M. Tricoupi en main. Toutes les questions de la

politique soit extérieure, soit intérieure y ont été envisagées sous le point de vue le plus large, le plus véritablement national, comme nous le disions tantôt; l'esprit de parti et de coterie ne projette point son ombre malfaisante sur cette sereine intelligence. Ce n'est pas non plus un de ces génies transcendants en politique qui prétendent découvrir les secrets séculaires de telle puissance sur l'Orient, ou les haines invétérées de telle autre contre la nationalité hellénique; il ne prévoit pas, il ne préjuge pas, mais il voit clair et juge bien; il se borne à prendre sur le fait la conduite de chacun envers la Grèce, à raconter sans aigreur les torts que cette conduite a pu nous causer, à prouver sans emphase l'intérêt de l'Europe, de l'Europe tout entière, au triomphe du Christianisme en Orient, et à espérer avec confiance que cet intérêt finira par faire pencher définitivement en notre faveur la balance de la politique générale du monde civilisé. Sans être un fanatique en matière de religion, il est sincèrement attaché à la foi de ses pères, et en considère la conservation comme une des conditions indispensables du salut de la nationalité grecque. Ayant été mêlé lui-même aux événements dont il nous fait le récit, il a su oublier et se rappeler également à propos; homme politique, il a eu des amis et des adversaires; historien, il a été, comme dit Marcellin « ami de la vérité et d'un caractère modéré » φιλαλήθης και τὰ ἴθνη μέτριος.

Où son œuvre prête à la censure, c'est sous le rapport du style et de l'exécution historique. M. Tricoupi est du nombre de ceux qui pensent que la langue grecque de notre temps ne doit pas courir trop au devant de celle des temps anciens, qu'elle ne s'en est déjà que trop

rapprochée et qu'il faudrait la faire retourner un peu sur ses pas, pour la tenir dans un certain milieu entre l'idiome du peuple et l'idiome attique de l'antiquité. Mais ce milieu, qui pourrait le fixer et le régler dès aujourd'hui? A tort ou à raison, la langue moderne s'est élancée avec une force irrésistible vers cette source primitive, dont trois mille ans n'ont pas suffi à épuiser ou à troubler l'onde toujours riche et toujours limpide. Qui prétendrait arrêter ce courant? Toute langue écrite d'ailleurs a besoin de certaines règles; l'idiome du peuple n'en présente pas ou n'en présente que de bien peu sûres; vouloir les suivre, c'est tomber dans un arbitraire et dans une anarchie déplorable; force nous est donc de chercher le plus souvent un appui dans le mécanisme admirable que nous offrent les chefs-d'œuvre de Xenophon et de Plutarque, de Basile et de Chrysostôme. Finirons-nous par nous y conformer tout-à-fait? Dieu seul le sait. La langue grecque de notre temps se trouve dans un de ces moments d'élaboration dont personne ne saurait se flatter d'arrêter l'action ou de prévoir les résultats; elle représente jusqu'à un certain point les destinées de la race grecque elle-même. Qui pourrait dire ce que cette race sera dans cinquante ou dans cent ans? Qui prétendrait prévoir au juste quelle sera la force, l'étendue, le caractère de sa position politique à cette époque? Et d'un autre côté qui pourrait soutenir que le royaume de Grèce actuel représente le maximum de la carrière qu'il est donné à cette race de fournir, et qu'elle doit régler sur ces limites toutes les conditions de son existence politique et intellectuelle? Professer que la langue doit s'arrêter au milieu de ce travail de transformation qu'elle

subit, n'est-ce pas pourtant comme si l'on soutenait que la race elle-même est parvenue au terme de son développement moral et matériel?

Il y aurait aussi quelques réserves à faire sur la manière dont M. Tricoupi a disposé ses récits historiques. Grouper ou séparer les faits à propos, passer habilement d'un événement à un autre, sans en briser la chaîne générale, est un art qui aide le lecteur à bien saisir le tableau qu'on met sous ses yeux, qui lui en facilite l'intelligence et qui en rend le coup d'œil attrayant aussi bien qu'instructif. Plus le sujet que l'on traite est confus, compliqué, dispersé en mille endroits, éparpillé en une infinité de petits faits, — et il en est ainsi de l'insurrection grecque, — plus on doit s'appliquer à les bien classer, et à les bien résumer, si l'on veut ne pas fatiguer celui qui vous écoute et se concilier son attention jusqu'au bout. M. Tricoupi aurait-il subi l'influence des événements qu'il avait à exposer; aurait-il voulu en donner une image trop fidèle? Le fait est que son récit se ressent parfois de ce défaut d'ordre et d'unité que nous reprochions tantôt à l'insurrection dont il a écrit l'histoire. Il semblerait même qu'il ait voulu de temps à autre ajouter aux aspérités de son terrain. Ainsi le mouvement des principautés aurait pu être très bien raconté sans interruption; il a été pourtant coupé en deux: commencé au chapitre III, le récit en est suspendu pendant les quatre chapitres suivants, pour être continué au chapitre VIII. Ainsi encore, pour trouver l'histoire complète de la conduite de la Russie dans la seule année 1821, il faut sauter du chap. VII au chapitre XXII. Mais cette histoire qui a les défauts de son sujet, qui les exagère même parfois, elle en a aussi les qualités. Du



milieu de ces récits très souvent sans suite et sans liaison, il éclate des éclairs de bon sens, qui vous guident, des caractères qui vous arrachent un cri d'admiration, des scènes émouvantes qui vous font venir les larmes aux yeux. A coup sûr le fond l'emporte de beaucoup sur la forme, dans l'ouvrage de M. Tricoupi, mais la forme elle-même n'y manque pas toujours de vigueur, de grâce et de finesse. Et d'ailleurs, il ne faut pas oublier que si l'insurrection grecque peut trouver peut-être encore des historiens, dont le style sera plus correct et plus élégant, dont la mise en scène sera plus habilement ménagée, plus artistement disposée; elle ne nous sera jamais racontée avec plus de probité historique, ni avec une meilleure intelligence des véritables intérêts de la race grecque. P.

### Situation de la marine marchande de Grèce en 1855.

Le département de la Marine vient de publier son tableau annuel relatif à la navigation commerciale de l'État grec. Ce document contient des renseignemens curieux sur le développement considérable que la marine marchande de ce pays a pris depuis quelques années.

En 1845, on constatait sur les registres des différens ports du royaume l'existence de 3,584 navires, jaugeant ensemble 161,103 tonneaux, et montés par quinze mille marins. En 1855, le tonnage s'élève à 294,996 tonneaux, et le nombre des navires de toute espèce à 5,052. Trente mille marins, ou à peu près, sont embarqués à bord de ces bâtimens.

Ainsi dans l'espace de dix ans la Grèce indépendante a vu presque doubler le tonnage de ses navires ainsi que le personnel de ses équipages; et l'on peut dire que sa puissance commerciale s'est accrue dans une progression aussi rapide que celle de la marine des États-Unis. En 1845, ce pays possédait 19,720 bâtimens mesurant ensemble 2 millions 416,000 tonneaux, et montés par 118,600 marins; en 1854 le tonnage s'est élevé à 4 millions 802,902 tonneaux, ce qui, proportionnellement, donne un chiffre de 34,000 navires et suppose l'emploi de 200,000 marins. La seule différence à remarquer dans la marine des deux États, est celle de la quantité des navires respectifs; tandis que ceux de l'Union-américaine ont doublé en nombre, la marine grecque n'offre pas de progression analogue. Cela provient de l'extension que prend tous les ans notre navigation au long cours dans les mers du nord de l'Europe et de l'Atlantique, dans laquelle on emploie des bâtimens de grande portée.

Il y a une autre considération à faire à l'avantage de la marine grecque, comparée aux marines du reste de l'Europe et de l'Amérique. La Grèce, plutôt commerçante qu'industrielle, n'est pas un pays d'exportation; aussi ses navires n'exploitent-ils en grande partie que le commerce étranger, celui qu'on pourrait désigner plus particulièrement par le nom de *commerce de factage*. Or, il faut que ce commerce soit bien actif, que les opérations des marins grecs soient poursuivies avec une intelligence peu commune, pour que la marine puisse atteindre les proportions que nous lui voyons prendre tous les jours. La Belgique est au contraire une contrée éminemment industrielle et par conséquent exportante; et cependant

sa marine est comme frappée de stérilité. Voici ce que nous lisons dernièrement dans le *Moniteur Belge* (N° 147—148 de 1856) : « Nous n'avons que 158 bâtimens de commerce jaugeant 37,978 tonneaux; depuis longtemps ce nombre reste stationnaire, et rien ne semble annoncer qu'il doive subir une augmentation prochaine; par contre notre industrie se développe graduellement, et celle des États voisins, à peu près, dans le même rapport. » (Rapport sur les travaux de la Commission de la marine.)

Et notez bien que ce commerce de transport est très aventureux; souvent il est exposé à des chances fort périlleuses; car toutes les fois que le midi de l'Europe abonde en céréales, le mouvement de la marine grecque subit nécessairement, comme en 1851 et 1852, de notables variations; si elle n'y succombe pas, c'est grâce aux habitudes d'économie et d'activité de ses équipages.

Il est curieux de voir dans quelle proportion sont répartis les navires grecs dans les différens ports du royaume; de cette manière on saura les populations qui sont le plus adonnées aux entreprises maritimes. Il faut en excepter cependant le port de Syra, dont les navires ne lui appartiennent pas en propre; principal marché du commerce grec, il sert de centre d'attraction vers lequel tous les intérêts de la marine viennent graviter.

Au tableau qui suit il y a deux observations à ajouter pour l'intelligence du lecteur: 1° que le littoral et les îles de la Grèce sont divisés en quatre départemens maritimes, et 2° que les navires sont classifiés en deux catégories: l'une qui comprend les bâtimens de trente tonneaux et au dessous, l'autre tous ceux d'une plus grande capacité.

## Premier Département.

Navires. Tonneaux.

	1 <sup>re</sup> Cat.	2 <sup>de</sup> Cat.	Total.	1 <sup>re</sup> Cat.	2 <sup>de</sup> Cat.	Total.
<i>Second Département.</i>						
1. Hydra.	560	106	666	4,519	18,446	22,965
2. Spezzia.	400	152	552	3,363	27,775	31,138
3. Pirée.	401	95	496	2,404	15,927	18,331
4. Poros.	203	11	213	2,000	1,228	1,428
5. Nauplie.	91	3	97	675	439	1,114
6. Cranidi.	405	17	422	3,117	2,561	5,678
			2,416			80,654
<i>Troisième Département.</i>						
1. Syra.	131	635	766	1,400	119,912	121,312
2. Miconi.	45	29	74	805	4,703	5,508
3. Andros.	67	45	112	1,004	7,461	8,465
4. Santorin.	200	69	269	1,864	12,630	14,494
5. Milo.	93	21	114	2,379	3,960	6,339
			1,335			156,148
<i>Quatrième Département.</i>						
1. Skiathos.	80	39	109	800	4,727	5,527
2. Scopélos.	163	34	197	1,400	6,323	7,723
3. Amaliopolis.	61	18	82	310	3,545	3,855
4. Chalcis.	102	25	127	703	2,064	2,767
5. Cumes.	61	41	102	1,007	1,962	2,969
			617			22,841
<i>Quatrième Département.</i>						
1. Messolonghi.	150	9	159	1,003	937	1,940
2. Patras.	104	26	130	904	4,110	5,014
3. Galaxidi.	120	149	269	1,813	25,617	27,430
4. Calamata.	95	1	96	926	48	974
			654			35,358



Après donc Syra, et à l'exception du Pirée, qui doit également son importance à la présence du gouvernement à Athènes, les ports les plus riches en navires et en tonneaux sont ceux de Spezzia, de Galaxidi, d'Hydra, de Santorin, d'Andros, de Myconi et des Sporades septentrionales. De tous ces endroits il n'y a que Santorin qui peut alimenter son commerce maritime par ses propres produits; grâce à la formation volcanique de son terrain, elle abonde en excellens vins de toute espèce et en pouzzolane, que ses navires transportent à l'étranger avec un débit assuré.

En 1821, au commencement de notre révolution, le tonnage des navires appartenant à tous les ports de la Grèce indépendante s'élevait à 61,419 tonneaux; le seul port de Syra en possède aujourd'hui le double.

Il y a une autre remarque à faire; les vingt ports indiqués dans le tableau que nous venons de parcourir, sont également partagés entre le continent du royaume et les îles.

Nous venons de voir que le Pirée a été formé par un concours de circonstances factices; on pourrait en dire tout autant d'Amaliopolis, petite ville érigée, il n'y a pas longtemps, par une colonie de marins thessaliens sur les frontières occidentales qui séparent le royaume de Grèce de leur pays natal. Néanmoins le tonnage réuni de tous ces huit ports, forme à peine la quatrième partie de la totalité des tonneaux que nous voyons figurer dans le tableau.

De tous les ports du littoral, le plus important est celui de Galaxidi. Galaxidi est une ville située au fond du golfe de Lépante, et habitée par six mille âmes environ, dont la principale occupation est la mer. Sa population,

quoique inférieure de moitié en nombre à celle de Spezzia qui, après Syra, occupe la première place dans le tableau que nous avons sous les yeux, ne rivalise pas moins avec elle quant au tonnage et à la quantité de ses navires. En 1855 l'île de Spezzia possédait 552 bâtimens de toute espèce, mesurant ensemble 31,138 tonneaux; Galaxidi de son côté en avait 269 de 25,617 tonneaux.

Les navires de la seconde des deux catégories que nous venons d'énoncer, jaugent en moyenne de cent à quatre cents tonneaux; un seul, appartenant au port de Syra, va au delà de cinq cents tonneaux. La forme la plus généralement adoptée est celle des bricks, des goëlettes, et de deux autres espèces de bâtimens côtiers qu'on appelle bratzères et tréhandirs.

A la même date de l'année précédente, l'effectif comprenait 4,153 bâtimens d'une capacité collective de 247,995 tonneaux. C'est donc un accroissement de 47,001 tonneaux pendant une seule année, accroissement qu'on ne peut ne pas signaler, surtout après l'interdiction dont la Turquie avait frappé la marine grecque dans ses ports au commencement des derniers événemens, et l'esprit d'hostilité qui s'est malheureusement manifesté contre nous.

La statistique de la construction maritime n'est pas moins instructive.

La loi grecque ne permet la construction des navires nationaux que sur les chantiers du royaume. Or le pavillon national ne saurait être arboré sur un bâtiment construit à l'étranger que dans certains cas spéciaux, comme par exemple dans les cas de confiscation légale, de bonne prise faite sur l'ennemi, de vente de navires jetés sur la côte, d'importation de navires appartenant à des personnes qui

viennent s'établir en Grèce, etc. Aussi, à de légères exceptions près, tous ces bâtimens que nous voyons dans les registres de l'année 1855, sont sortis des chantiers grecs pendant l'espace des quinze dernières années. Il n'y en a qu'un nombre fort restreint construit avant cette époque; quatre, les plus vieux, remontent à la date de 1830 1831 et 1833.

De tous les chantiers de la Grèce le plus important et en même tems le plus complet est celui de Syra; chaque année il lance en moyenne cinquante à soixante navires de la plus grande dimension (\*). Les constructions, quoique rapidement exécutées pour l'ordinaire, n'en sont pas pour cela moins solides. Souvent un seul mois suffit pour la construction et la mise à l'eau d'une coque des plus grandes. Les prix sont médiocres; c'est ce qui fait construire à Syra plusieurs bâtimens étrangers. Un navire, par exemple, de quatre cents tonneaux construit en sapin, garni de ses agrès et appareils, muni de ses rechanges et prêt à prendre la mer, ne coûterait pas plus de fr. 65,000; lorsque les courbes sont en bois dur, il y a lieu

(\*) Un journal de Syra indiquait, il y a quelque temps, le nombre des navires construits dans cette île pendant les six dernières années, comme il suit :

Année	1850	Navires	88
	1851		42
	1852		51
	1853		23
	1854		25
	1855		56

Au mois de février dernier, il y avait sur les chantiers de Syra quarante huit bâtimens, dont trente trois étaient sur le point d'être lancés. Les droits de port et d'expédition perçus dans cette île pendant l'année 1855, se sont élevés à 60,000 fr., somme doublement plus forte que celle de l'année précédente.

à une augmentation de cinq pour cent; quoique, à dire la vérité, les prix varient suivant les époques, ou selon le plus ou le moins de luxe que le propriétaire du bâtiment voudrait y mettre.

Les navires construits en Grèce réunissent trois avantages: la vitesse, l'élégance et la capacité; quant à leur durée, elle est ordinairement de 17 à 18 ans; la Grèce, manquant de capitalistes, manque aussi de grands dépôts et surtout de dépôt de bois; par conséquent, les bois qu'on est obligé d'employer dans les constructions, et qu'on tire des forêts du royaume et de ceux de la Macédoine, ne sont pas toujours assez secs.

Ce qui nous manque, ce sont les bateaux à vapeur. Le sol grec paraît être géologiquement pauvre, et nous n'avons presque rien à attendre de nos mines. Les deux élémens qui sont aujourd'hui l'âme de ce genre d'industrie, et de presque toutes les industries, le fer et le charbon, nous font défaut. Il est vrai que les mines de lignite de Cumes, sur l'île d'Eubée, sont d'une richesse qui paraît incontestable; mais comme la puissance calorifique de ce combustible est inférieure d'un tiers à celle de la houille anglaise, conformément du moins aux essais faits, il s'ensuit que les bateaux devraient ou en prendre un plus grand approvisionnement qu'à l'ordinaire, ou le renouveler fréquemment. Dans le premier cas, ils devront augmenter les dimensions de leurs chaudières et de leurs fourneaux pour retrouver une égale somme de vapeur, étendre la contenance de leurs soutes et magasins, et subir une augmentation dans les frais de manutention et de chauffage. On comprend facilement pourquoi il serait fort peu raisonnable de penser sérieuse-



ment à la réalisation du second cas ; multiplier ses dépôts et ses stations, ce serait s'exposer à des dépenses et à une perte de tems considérables.

On peut toutefois se servir avec avantage du charbon de Cumes dans la navigation intérieure où les distances ne sont pas grandes. En supposant même qu'il restât dans les conditions où on l'a essayé, et pourvu qu'il ne fût pas indispensable de donner à un bateau à vapeur toute sa vitesse, on pourra toujours obtenir une marche de huit nœuds. D'ailleurs plus on exploitera les mines de lignite, plus il y aura lieu de s'attendre à une meilleure qualité. Si, comme on le pense, la montagne de Cumes n'est qu'un vaste gisement carbonifère, on conçoit que son exploitation, surtout dans ce moment où une ligne de bateaux à vapeur nationaux va être établie, rapportera des bénéfices assez considérables.

Avant la révolution de 1821, les équipages avaient souvent une part dans la propriété des navires, et toujours dans celle de la cargaison ; le travail et le capital étaient également portés en compte, et il y avait dans toute la société un intérêt commun.

Il est aisé d'apprécier les avantages de ce système d'association ; le dernier des marins ayant les mêmes intérêts que le capitaine, veillait avec une égale sollicitude au succès du voyage. On se rappelle au reste combien ce système servit à préparer les équipages grecs à la lutte acharnée qu'ils allaient entreprendre. Obligés de forcer le blocus rigoureux qui s'exerçait sur les côtes de l'Espagne, de la France et de l'Italie à la suite de la révolution française, ils se battaient en désespérés contre les vaisseaux des puissances coalisées. Les navires grecs tri-

omphaient presque toujours, pénétraient dans les ports bloqués et sortaient chargés de marchandises.

Cet usage de parti d'intérêts n'existe plus aujourd'hui ; les marins ont une paye fixe et sont très bien retribués. Pendant la dernière guerre la paye d'un matelot s'est élevée jusqu'à 130—140 francs par mois.

D'après la loi, les trois quarts de l'équipage au moins doivent être pris parmi les sujets hellènes. Il est cependant fort rare de voir à bord des bâtimens grecs des matelots nés hors du pays ; il n'y a d'exception que pour les navires des émigrés de Chios, de Cassos, de Lemnos et de certains autres endroits qui avaient pris part à la révolution de 1821, mais qui ont été forcés par les protocoles de rentrer sous la domination musulmane. Par contre, la population maritime est tellement exubérante, qu'elle se voit dans la nécessité de demander du service à l'étranger ou d'en attendre à terre.

Le marin grec est en général sobre, actif et honnête ; il se distingue par un attachement si marqué à sa famille, qu'il se fait toujours au moyen de ses épargnes une fortune plus ou moins grande pour la partager avec les siens. Comme tous ses compatriotes, il ne songe jamais à se marier avant d'établir ses sœurs ; l'aurait-il fait qu'il serait considéré comme un réprouvé.

Sa grande ambition est d'avoir un navire, un bateau, voire même une barque à lui ; il veut être maître et commander ; de fait il en est digne. Habitué dès son enfance à la manœuvre, aux sondes et à la connaissance des fonds, il sait aussi bien que tout autre le gisement des terres et des écueils par rapport aux points de l'horizon.

Comme tout homme qui exerce le commerce, le marin

grec aime le profit; il en serait autrement qu'on aurait, par le tems qui court, le droit de le lui reprocher. Au fond de toutes les choses contemporaines on ne voit que l'argent; c'est un malheur mais c'est un fait. Dans le moyen-âge on trouvait dans l'esprit des guerres les sublimes folies de la foi; on se battait pour s'appauvrir et conquérir une idée; mais ces élans de générosité et d'abnégation ont déjà fait leur tems.

La marine marchande est une des deux artères nourrières qui donnent la vie au corps mutilé de l'État grec; il y a même lieu de croire que son avenir sera plus brillant que celui de l'agriculture; car, si la nature a ouvert et aplani les voies des navires, l'art n'a pas assez fait jusqu'ici en Grèce, nous ne disons pas pour améliorer les procédés, — pour longtemps ce sera une utopie dans ce pays où la propriété est morcelée à l'infini, — mais pour ouvrir des routes et des débouchés aux produits de la terre.

D.

## Dernières nouvelles.

—ooo—

**N**ous continuons à reproduire les récits les plus désolans qui nous parviennent sur la Turquie :

\* Les attentats dont les chrétiens deviennent tous les jours les victimes, après la promulgation du *hat-houmayoun*, dit au *Triester Zeitung* son correspondant de Smyrne, sont horribles; à Magnésie, Ghiusel-hissar, Dourghitly, Tertz, Houjoussou, Nasly, Aïdio, Cara-bournou etc, les communautés chrétiennes ne vivent plus que sous un ré-

gime de terreur! Le 14 (26) mai les Turcs ont assommé de coups le sacristain de l'église, pour avoir sonné la crécelle et convoqué les chrétiens à la prière. Trois chrétiens qui se rendaient à l'église ont été maltraités. Souvent et surtout chaque dimanche, les musulmans couvrent d'immondices les portes de l'église. A Dourghitly un certain nombre de Turcs fanatiques, ayant pénétré dans l'église pendant la messe, ont renversé le saint calice, jeté par terre les ornemens sacrés de l'autel, mis à leur place une charogne, et assommé de coups de bâton et de yatagan ceux qui ont voulu les empêcher de commettre ces horreurs. A Baidir un chrétien, ayant été cité comme témoin devant le Cadi, a été également assommé. A Hioumoussiou les Turcs ont poursuivi un prêtre qui portait à un agonisant les consolations de la religion; aussi ce dernier est mort sans avoir été administré. A Nazly un voyageur européen a été insulté et maltraité pour n'avoir pas salué un dervisch; ceux qui sont accourus pour prendre la défense du voyageur, ont reçu des coups de poignard, et quelques uns d'entre eux sont sur le point de succomber. A Aïdio, les musulmans ont égorgé trois paysans chrétiens, qui, ayant eu la bonhomie de croire à l'égalité proclamée par le *hat-houmayoun*, ont adressé à des musulmans ce salut: *salam-alékim* ou paix à vous, au lieu de cet autre qui est seul permis aux chrétiens lorsqu'ils s'adressent à un Turc: *allah-bi*, ou Dieu soit présent. Plusieurs autres chrétiens qui ont voulu soustraire leurs coreligionnaires à la fureur des musulmans, ont reçu des blessures mortelles. Le lendemain la populace fanatique a tué le sacristain de l'église, brisé l'image de la S<sup>te</sup> Vierge, celle de S<sup>t</sup> George et la Croix, jeté leurs



débris dans les immondices et rasé l'église; ayant ensuite envahi les cabanes des chrétiens, elle s'est portée à des excès surtout contre les femmes et les enfans. Et ce n'est qu'après que cette populace furieuse se fut jetée sur un kervan chrétien et qu'elle l'eut pillé, que le gouverneur et l'Eyalet - Caimacam a recommandé par une proclamation la tranquillité. Le 1 juin un jeune Grec a été assassiné par un des primats musulmans; le 3 la populace a pénétré dans l'église, abattu les images sacrées, pillé etc, et le 13 et 14 de nouveaux actes de violence ont eu lieu, pendant lesquels trente chrétiens et juifs ont été grièvement blessés. Dans plusieurs autres endroits, des prêtres et d'autres chrétiens ont été maltraités, pour avoir sonné les crécelles, et à Sérakioï le gouverneur lui-même a fait jeter dans la prison les prêtres et les sacristains. Dans tous les départemens de l'Asie le *hat-houmayoun* a réveillé le fanatisme musulman; et les malheureux chrétiens en ressentent chaque jour les cruels effets, tandis qu'ils sont entièrement étrangers à l'acquisition de ce bienfait de la politique européenne.

—o—

On lit dans la MINERVE:

« Parmi les musulmans de l'île de Candie, on trouve des familles entières qui ont été obligées à diverses époques d'embrasser l'islamisme, mais qui n'ont pas cessé de nourrir en secret des sentimens d'aversion contre cette religion. Aussi ont-elles continué à adorer en particulier le Dieu de leurs pères, et à élever leurs enfans dans les principes du christianisme. Plusieurs même des chrétiens qui, à la suite de la révolution de 1821, ont été emme-

nés en esclavage, ont dû suivre l'exemple de ces familles. Lorsqu'en 1831 le *hat* de *Ghiul-hané* proclamait, de même que le *hat-houmayoun*, la tolérance, toutes ces familles, encouragées surtout par l'insurrection qui avait éclaté en Candie, ont jeté le masque et avoué leur véritable religion. Le gouvernement turc ne pouvant pas sévir contre elles, parce qu'elles étaient protégées par les capitaines et le reste des chrétiens, ne voulant pas non plus renouveler les scènes de désordre qui venaient à peine d'être apaisées, s'est abstenu, il est vrai, de les inquiéter dans l'exercice de leur religion, mais il leur a arraché tous leurs biens pour les donner à leurs parens musulmans, sous le prétexte que, comme leurs pères étaient morts dans l'islamisme, leurs biens ne pouvaient pas, suivant le Coran, passer à des mains chrétiennes. Cet argument, digne de la loi ottomane, a été victorieusement combattu par les habitans chrétiens de l'île qui, s'étant cotisés, ont rendu les familles déshéritées plus riches qu'elles ne l'étaient; mais il a eu un autre effet: dans la crainte que cette transmission de biens ne rendit ceux qui étaient à même d'en profiter persévérans dans l'islamisme, personne ne s'est plus présenté pour renier sa religion d'apparat. » Après la publication officielle du dernier *hat*, un certain nombre de chrétiens de la catégorie de ceux que nous venons d'indiquer, ont pensé que le moment était propice pour se déclarer ouvertement; mais l'autorité en a fait immédiatement arrêter et jeté dans les prisons, soixante environ, jusqu'à ce que des ordres arrivent de Constantinople. Les consuls européens, dont ils ont réclamé la protection, ont répondu qu'ils étaient sans instructions. Aussi sont-ils réduits à implorer l'assistance

divine contre la conscience musulmane. Nous nous abstenons de nous étendre sur cette conduite des autorités turques, nous réservant d'en parler quand nous aurons appris la nature des ordres attendus de Constantinople; mais il nous est impossible de passer sous silence la manière dont le *hat* reçoit son exécution. Le *hat* n'est-il pas devenu loi de l'État? n'a-t-il pas été promulgué? n'a-t-on pas ordonné son exécution? Alors à quoi bon demander des instructions? Les autorités ottomanes sont-elles privées de bon-sens et ne comprennent-elles pas le *hat*? ont-elles des doutes sur la sincérité de leur souverain, tandis que celui-ci déclare aux yeux de l'Europe que le *hat* est l'expression de ses sentimens philanthropiques?

Une autre correspondance, après avoir donné tous ces détails, se résume comme il suit :

« C'est un spectacle horrible que de voir des femmes, des hommes, des vieillards, des enfans implorant à genoux l'assistance divine, tandis que les geôliers, dans la fureur de leur fanatisme, les insultent de la manière la plus brutale. Si les européens connaissaient les maux qu'ils ont créés aux malheureux chrétiens, ils rougiraient de leur œuvre. »

La presse a déjà parlé des forfaits qui ont inauguré dans l'Asie-Mineure le nouveau *hat*. La ville surtout de Pouldour, habitée par 15,000 musulmans, 200 Grecs et autant d'Arméniens et par un petit nombre de Perses, a été le théâtre des actes les plus atroces.

Il était six heures du soir lorsque trois musulmans, armés de pied en cap, ont enfoncé la porte de la maison du primat grec nommé Kirmezoglou. Son frère ayant ouvert la porte de sa chambre pour s'informer de ce qui

se passait, a reçu sur les deux bras des coups de yatagan, en même temps qu'on s'efforçait de lui fermer la bouche afin de l'empêcher de crier. Mais le courageux jeune homme ayant vu sa femme trainée hors de la maison, s'est jeté avec fureur sur les trois musulmans. Dans cette lutte désespérée mais inégale, le malheureux Grec a dû succomber criblé de blessures. Un coup de yatagan a emporté le menton de sa femme, et ses doigts ont été littéralement séparés de la main, tandis qu'elle défendait son mari. La scène vraiment affreuse; elle se passait dans les ténèbres, et les cris d'une jeune fille blessée mortellement ajoutaient à l'horreur du drame. Sur ces entrefaites la belle-mère du Grec, ayant voulu apporter de la lumière, sa tête a été séparée de son corps par un coup de yatagan. Tout obstacle ayant été ainsi écarté, les musulmans ont voulu emporter la jeune femme pour laquelle ils avaient commis ces atrocités; mais aux cris du frère du maître de la maison qui était monté sur le toit, et qui, préférant une mort volontaire à celle que les Turcs se préparaient à lui donner, s'était précipité sur le pavé et brisé les reins, ils ont pris la fuite sans réussir à emporter leur proie.

Le lendemain plainte a été portée au gouverneur, à la suite de laquelle les trois musulmans ont été arrêtés et punis de la bastonnade. Au moment de leur punition ils ont déclaré avoir agi conformément aux ordres de leur capitaine Sélim-aga. Ayant été interrogé sur cette accusation, Sélim-aga a déclaré à son tour, que c'était le gouverneur lui-même qui lui avait donné l'ordre d'enlever la femme. En attendant quelques uns des membres de la famille de Kirmizoglou ont succombé ou vivent



encore mutilés, et la petite communauté des chrétiens vit au milieu des plus grandes angoisses.

Deux jours après, l'église arménienne a été ravagée de fond en comble.

—=0=—

Voici maintenant le résumé de nos propres correspondances et de celles du Journal de Constantinople etc.

— On nous écrit de Toulza le 26 Mai.

« Le 12 du courant, dans le village de Soanli, à peu de distance de la ville de Matsin, une femme turque est entrée dans la cellule de l'Église pour y enlever de la chaux. Le gardien ayant voulu l'en empêcher, elle se mit à proférer de grossières injures contre l'Église et contre la religion. Sur ces entrefaites, le neveu du Kaïmacam militaire de cette ville, vint à passer près de l'Église et se jetant en furieux sur le gardien, le maltraita à tel point, qu'il le laissa demi-mort sur le terrain.

La même chose a été faite par un capitaine du même Kaïmacam sur la personne du prêtre de cette paroisse, le père Jean, parce que son fils avait tardé d'amener ses bœufs à la corvée.

— « Le 13 du mois, et dans le même village, quelques ottomans brisèrent les portes de l'Église, s'emparèrent du lustre, des candelabres, des vases saints, des plateaux en argents et des habillements sacerdotaux, cassèrent, brisèrent le tout, le jetèrent dans une vigne voisine, et non contents d'avoir commis tous ces actes de vandalisme et de destruction, ils percèrent aussi d'une balle l'image sainte de la résurrection.

— « Le 17 du même mois, un Ottoman natif de Matsin se rendit au village de Hantzarka, accompagné de 17

gendarmes turcs, et ayant brisé la porte de l'Église du Monastère de S<sup>t</sup> Démétrius, ils enlevèrent la croix de dessus l'autel et la creusèrent avec leurs couteaux pour constater si elle était véritablement en or; puis ils renversèrent et foulèrent aux pieds tout ce qui se trouvait sur l'autel et accablèrent de coups, le moine Gabriel qui n'ayant point d'orge à leur livrer leur offrait du blé de Turquie.

« Tout ce que je viens de vous écrire ici, est de la plus exacte vérité. Je m'abstiens de vous faire le récit des atrocités qui se passent dans l'intérieur de cette contrée; elle est dit-on traitée en véritable pays conquis.

— On nous écrit de l'Épire en date du 30 Mai.

« Il y a quelques jours, les Églises des deux villages, Koméno et Tsoupi de la province d'Arta, ont été entièrement dépouillées. Vases, habits sacerdotaux, candelabres, rien n'a été épargné. Ces actes sont en général imputés aux Albanais turcs, qui forment la garnison de ce district.

« L'Evêque d'Arta n'a pas manqué de dénoncer ces sacrilèges à l'autorité, mais jusqu'ici aucune mesure n'a été prise pour en découvrir les auteurs, vu que le Derwend-aga de l'Épire, se trouve depuis deux mois environ à Janina.

— Des lettres de l'Épire du 5/17 Juin, disent que « par ordre du gouverneur général de Janina et de Tricala, le Derwend-aga d'Agrapha, a fait arrêter les anciens chefs de brigands, Karaouli, Harbi, et Tragatsika, qui après avoir fait leur soumission il y a déjà longtemps, avaient fixé leur résidence dans le district d'Agrapha; ils seront, dit-on, conduits de Larissa à Constantinople, pour y être

jugés et punis des crimes qu'ils ont commis en Thessalie, avant d'avoir fait leur soumission.

Informé de ces arrestations, le ci-devant chef de brigands Matsouki, qui était jusqu'ici aux gages du gouvernement turc dans le district de Radovitzi, de la province d'Arta, s'est mis en marche vers Agrapha, à la tête de 45 hommes, afin d'obliger le Derbend-aga de cette province, à rendre la liberté aux trois chefs arrêtés et surtout à Karaouli, auquel il est uni par des liens de parenté.

— Nous lisons dans l'Amalthée journal de Smyrne, en date du 19 Juin.

« On nous écrit de Eski-Zaara en Bulgarie, que le brigandage ne cesse de désoler la contrée. Le fils d'un certain Potko, du village de Derbet, a été pris par les brigands et n'a été relâché qu'après une forte rançon.

— Le mouchtar du village de Dalmboki a été trouvé massacré dans la cour de sa maison. Trois enfants ont été enlevés et leurs malheureux parents, après avoir vendu leurs bœufs, ont encore été obligés de recourir à la mendicité pour pouvoir amasser l'argent nécessaire à leur délivrance.

— On écrit au même journal, de Samsonn. Une bande de brigands établie sur la route qui conduit à Tsarsamba, dévalise tous les passants. On a expédié des troupes à sa poursuite, mais jusqu'à ce moment, aucun malfaiteur n'a été arrêté. Il n'est question dans toute la contrée que d'actes de brigandage qui se succèdent sans aucune interruption.

— On écrit de Larisse au journal de Constantinople, en date du 9 Juin :

« Quoique je sois vraiment peiné de n'avoir que de tris-

tes nouvelles à vous communiquer, je crois cependant qu'il est de mon devoir, comme votre correspondant, de vous transmettre religieusement la pure vérité sur ce qui se passe dans notre province ; c'est pourquoi je me permets de vous parler encore des Kleftes.

« La cessation des excursions kleftiques, dont je vous faisais part dans ma dernière lettre, vient d'être troublée par des actes coupables.

« Le 25 du mois écoulé, une bande, commandée par Tassoula, traversa Agraffa, descendit dans la plaine et enleva un esclave dans un village près de Tricala. Tassoula et les siens se retirèrent ensuite dans leurs repaires habituels, sans qu'ils fussent le moins du monde inquiétés par les Palycars des Derbends.

« Le 5 du courant, à la nuit tombante, une autre bande composée de 36 Albanais turcs, ex-palycars des derbends de Domoko et commandés par un chef assez connu pour avoir longtemps occupé le poste de Derbend-aga dans la plaine, le nommé Djasser Douka, traversa la plaine qui s'étend entre Domoko et Larisse et vint à 2 heures de cette dernière ville, à Taoussant - Tchiftlik, appartenant à un des plus riches propriétaires de la province, où les faits les plus atroces eurent lieu. Djasser Douka et les siens assiégèrent le village, torturèrent sans pitié les tranquilles et inoffensifs agriculteurs pour leur enlever quelques misérables piastres. La même nuit, avis de cela fut donné à Larisse, d'où l'on expédia Amouch-aga, avec une centaine de gardes.

« Dans la même nuit, une autre bande inconnue pénétra dans la maison d'un prêtre à Retzani, village du district d'Aghia, à 3 heures et 1/2 de Larisse ; ils enlevè-



rent le prêtre avec 20,000 piastres qui s'y trouvaient, percèrent le sein et brûlèrent presque tout le corps d'une vieille femme, pour avoir une plus forte somme et s'enfuirent à la fin, avec leur capture pour laquelle ils demandent 100,000 p. de rançon. On dit, sans cependant l'affirmer, que cette bande est celle qui était commandée depuis quelques jours par Yifto Vassili, lequel vient d'être pris par les habitants grecs de Keramidi et emprisonné à Larisse.

« Sur le Pélion, les frères Katzouira sont insaisissables, malgré les 450 hardgs (\*) du Derbend-aga de Volo.

« Cette longue énumération des calamités dont la Thessalie est le théâtre, fera certainement dire à vos lecteurs, mais où se sont-ils cachés, et que font les Albanais pour lesquels le gouvernement dépense annuellement près de six millions de piastres, rien que pour la cessation du brigandage et la tranquillité de la province! Des Albanais! nous en avons, rien qu'en Thessalie, 4,800, commandés par la famille Phrassari; dans les commencemens, et pour se prévaloir sans doute de leur mérite, ils firent quelques heureuses captures; dans plusieurs circonstances même ils eurent une quinzaine d'hommes de tués. Avec moitié moins d'hommes armés, mais assujettis à une bonne discipline, avec un corps régulier, on pourrait, j'en suis sûr, dans l'espace de huit jours, ou empoigner tous les kleftes, ou les rejeter au delà des frontières, laissant aux troupes de la Grèce le soin d'exterminer le reste (\*\*).

(\*) Des soldats mercenaires.

(\*\*) La chose ne serait pas impossible; mais jusqu'à quand cette pauvre Grèce, sera-t-elle les frais de l'anarchie qui règne au-delà de ses frontières?

« Des personnes contraires à ce système diraient peut-être, que les troupes régulières ne sont pas propres au service des frontières, pays couvert de forêts et en général montagneux; cette assertion est plus qu'erronée, vu qu'il y a la moitié de l'armée impériale qui est composée d'Albanais, qui ont servi tous comme derbendgis, avant de faire partie de la troupe de ligne. Je le répète, pour que la tranquillité règne sur les frontières, il faudrait des hommes disciplinés, des hommes payés, nourris et habillés (\*).

« Husny-pacha, caïmacam de la province, vient de mettre aux arrêts quatre capitaines grecs d'Agraffa, qui, depuis long-temps, sont au service du gouvernement; ils sont accusés de complicité avec les chefs des bandes kleftiques qui parcourent Agraffa. Les capitaines vont être soumis à une rigoureuse enquête.

« Au moment où je termine ma lettre, j'apprends que le Dr. Sakélaridès qui venait de Yannina, a été spolié en route par les brigands, et ceci non loin de Zareo. »

— Des lettres de Varna font le triste tableau de trois assassinats commis dernièrement sur la route de cette ville à Baltchik. Les victimes sont un officier et un médecin anglais et un officier français. Ces trois assassinats ont eu lieu à différents temps.

(\*) Nous rappellerons à nos lecteurs que l'art. 3 de la convention conclue le 20 Avril 1856 entre la Grèce et la Turquie, porte expressément.

« Les deux hautes parties contractantes conviennent mutuellement d'employer chacune de son côté, des troupes régulières, pour la garde des frontières, et la poursuite du brigandage dans leurs provinces limitrophes. » La famille Phrassari serait-elle assez puissante pour frapper de nullité une des principales dispositions de cette convention!

— On écrit d'Andrinople, au même journal, en date du 12 Juin :

« Sami-pacha ayant réitéré aux gardes des routes, l'ordre formel de tirer sur les voleurs qui ne se rendraient pas à leur sommation, dans une récente rencontre entre quatre voleurs et le Kir-Serdar de notre ville, accompagné de ses gardes, trois de ces brigands sont restés sur place ; le quatrième a pu se sauver. »

— « A Eski-Zaora, les gardes manquant pour poursuivre une bande de voleurs, commandée par un certain Hassan-aga, le Kir-Serdar avec le consentement du mudir, fit appel à une dizaine de jeunes Bulgares courageux, qui se joignirent bravement à lui, et ils eurent un engagement le lendemain, avec les voleurs dans lequel le chef a été tué ; plusieurs de ses gens ont été blessés, et la bande dispersée, s'est réfugiée dans les montagnes. »

— Toutes nos lettres de Constantinople, en date du 18/30 Juin, s'accordent à donner un caractère des plus graves au brigandage exercé actuellement en Turquie.

« De nombreuses bandes de malfaiteurs, enlèvent des jeunes filles de familles chrétiennes, les emmènent sur les montagnes, et déclarent qu'elles ne seront rendues à leurs parents qu'au prix de fortes sommes d'argent, que ces derniers ne sont point en état de payer. »

Ces actes déplorables se passent surtout à Tiberiopolis aujourd'hui Stroumitza.

Les crimes et les atrocités de toute espèce se sont tellement multipliés en Turquie, qu'on désespère presque de pouvoir mettre un terme aux maux qui affligent ses malheureuses populations. »

— Nous lisons dans l'Observateur de Trieste. Antivari 16 Juin.

« Le fanatisme des Albanais musulmans contre les chrétiens [catholiques ou Grecs, n'a pas de bornes ; les ouvriers occupés à la construction de la nouvelle église catholique, assaillis hier par la foule, se sont vus obligés de suspendre leurs travaux et les fanatiques musulmans menacèrent de tuer l'agent consulaire et l'évêque Pothén. »

Sans de promptes et énergiques mesures de précaution, les chrétiens de l'Albanie se trouveront exposés à de graves périls ; pour le moment, ils sont forcés de se renfermer dans leurs maisons, de fermer leur boutique, de salarier des gardes pour leur sûreté individuelle ou d'émigrer.

Les autorités ottomanes sont impuissantes à prévenir le mal, et elles aggravent la situation par leurs demi-mesures. Ceux qui par leur position doivent protéger la vie des sujets de la Porte, attisent au contraire le fanatisme musulman dans l'espoir d'en tirer quelque avantage. Tels ont été jusqu'ici les résultats de la réforme et de la liberté des cultes. »

— « Des lettres privées de Scutari d'Albanie, en date du 19 courant, affirment que les Turcs ont démoli le séminaire catholique qui y était en construction. Ils y ont aussi détruit l'antique Église de Decianus. Dans les environs, les Turcs font main basse sur tout. Les ulémas tentent de soulever le peuple contre le gouvernement. A Antivari, la vie de Monseigneur l'Evêque catholique a été menacée, ainsi que celle de l'agent consulaire Autrichien. L'effervescence des esprits durait encore au départ du courrier du 19. »



— On écrit en date du 41/23 Juin de Candie.

« Les fanatiques musulmans d'Héraclium, ne pouvant pas souffrir que les Turco-chrétiens de ce district renoncent à l'islamisme, pour rentrer dans le giron de l'Église, ne cessent de les vexer et de les menacer de leur vengeance.

Dernièrement, le caissier Dervis-Effendi, natif de cette Ile, ayant été informé que sa femme, sa fille et son gendre, professaient secrètement la religion chrétienne, a déclaré qu'il transformerait un beau jour sa maison en boucherie.

Ces paroles ont obligé la famille de Dervis-Effendi, de chercher un asyle chez le vice-consul Britannique, M<sup>r</sup> Ittar, qui remplit aussi les fonctions d'agent consulaire d'Autriche et de France.

Par suite de ces événements, les chrétiens qui habitent la forteresse, se trouvent dans les plus vives alarmes. Afin de prévenir tout conflit, Veli-pacha, Gouverneur de Chanée se propose de partir pour Héraclium; mais il réclame en attendant, du consul anglais, la famille du caissier Dervis-Effendi, qui se trouve encore à l'heure qu'il est, à Héraclium chez le vice-consul, M<sup>r</sup> Ittam.

J'ignore si cette famille lui sera rendue et à quelles conditions.

Erratum. — A la page première de notre précédente livraison, ligne 7, au lieu de 1833, lisez 1835.

## Un dernier mot

AU  
JOURNAL DE CONSTANTINOPLE.

— 000 —  
Le *Journal de Constantinople*, est d'humeur batailleuse, et ses plaisirs sont les combats, quoiqu'il y soit rarement heureux. Il n'a pas encore fini de vider ses querelles avec la *Presse d'Orient*, qu'il s'est rejeté sur les *Débats*; aujourd'hui c'est le tour du *Spectateur de l'Orient*. Mais cette fois-ci encore le pied lui ayant glissé, le voici tombé de tout le haut de sa logique.

De ce que les paroles prononcées par M. le ministre des affaires étrangères, à propos du traité sur le brigandage, ne sont à ses yeux nullement conformes aux sentimens exprimés dans le *Spectateur*, le *Journal de Constantinople* prétend en tirer la conclusion que le *Spectateur* est une Revue ministérielle, et qu'il est impossible que M. Rangabé n'ait aucune action sur cette Revue. Ce sont là des arguments qu'on ne discute pas, il suffit de les citer. Le fait est que M. Rangabé, qui a été un de nos anciens collaborateurs, mais qui du reste n'a jamais eu la direction du *Spectateur*, est depuis plusieurs mois entièrement étranger à sa rédaction. Cette affirmation de notre part, suffira à tout le monde; quant au *Journal de Constantinople* qui y fait exception, nous n'avons qu'à le renvoyer précisément à cette divergence, que son œil a cru découvrir entre les opinions de M. le ministre des affaires étrangères et celles du *Spectateur*.

Mais le *Journal de Constantinople* a bien d'autres flèches dans son carquois. Il revient à cette nouvelle du

*Morning-post* suivant laquelle lord Palmerston aurait été brûlé en effigie à Pronia. Nous maintenons que le fait est de tout point controuvé; mais puisque le *Journal de Constantinople* l'a voulu, nous lui ferons remarquer qu'en tout cas, S. S. n'aurait été brûlée chez nous qu'en effigie, tandis que ses agens l'ont été bien positivement en chair et en os dans l'empire ottoman; témoin le malheureux Guarmani. Le *Journal de Constantinople* finit par menacer de ses foudres le ministère grec, si le *Spectateur* continue à marcher dans la même voie. De quelle voie veut-il parler? En fait de nouvelles de la Turquie, nous ne faisons le plus souvent que puiser dans les colonnes du *Journal de Constantinople*, qui a fini ainsi par nous faire l'honneur de devenir un de nos collaborateurs les plus assidus; ou plutôt, pour emprunter encore une de ses expressions, le *Spectateur* est devenu une succursale du *Journal de Constantinople*. Après cela, si l'ingrat veut absolument s'attaquer au ministère grec, il n'a, mon Dieu, qu'à le faire; c'est le journal ministériel qui lui répondra, et non pas nous; bien que, si le *Journal de Constantinople* avait voulu satisfaire, pour cette fois-ci du moins, aux règles de la logique, au lieu de s'en prendre au gouvernement grec, des faits et gestes du *Spectateur*, il aurait dû plutôt nous rendre la pareille à nous-mêmes. Nous citons ce que nos coreligionnaires ont à souffrir en Turquie; qu'il cite à son tour ce que ses coreligionnaires à lui, — nous voulons parler des Turcs, — ont à endurer en Grèce. Au reste, si ses attaques contre le ministère ne dépassent pas, comme vérité et comme raison, la portée des traits qu'il décoche contre nous, la tâche du *Moniteur* ne sera pas difficile à remplir.

Pour nous, nous avons vraiment autre chose à faire, que de nous escrimer avec le *Journal de Constantinople* à propos du ministère grec. Notre mission est de parler au nom des droits et des intérêts des populations chrétiennes de la Turquie; l'administration du Royaume grec reste complètement, ou à peu près, en dehors de notre programme. Si parfois le *Spectateur* a cru devoir toucher à certains points généraux de cette administration, tels que les travaux publics, les mesures prises contre le brigandage etc, c'est que, par leur nature même, ces points semblent tenir plus ou moins intimement à la grande question, dont il tient à honneur de s'être constitué l'avocat. Quant aux détails de l'administration, nous ne nous en sommes jamais mêlés. Nous tenions à le faire comprendre une dernière fois au *Journal de Constantinople*.

P.

M. RENIERI;